

Chantal Delourme

Isabelle Alfandary, *Science et fiction chez Freud. Quelle épistémologie pour la psychanalyse ?*¹

Il est des livres, comme celui d'Isabelle Alfandary, dans lesquels la pensée qui est proposée se caractérise par un timbre, que l'on pourrait appeler une voix de pensée et d'écriture, une voix du livre, qui d'emblée paraît singulière. On sait alors dès les premières lignes qu'une pensée en cours vous invite à suivre son cheminement ; on en pressent et on en découvrira peu à peu les modes spécifiques, les sinuosités, les retours, les échos. C'est comme si la voix du livre était inséparable d'une dimension d'adresse, elle vous invite à marcher dans ses pas moins pour induire une adhésion que pour faire partager un questionnement, en ouvrir l'espace, l'aire. Celle-ci est à la fois aire de la pensée qui mobilise des points d'intersection entre psychanalyse, philosophie et critique littéraire, et aire de la lecture, que l'on peut arpenter selon différentes places, différents moments, en fonction des diverses inflexions qui en trameront l'expérience.

La voix de ce livre initie donc à une expérience de lecture singulière, celle d'un timbre, effet de l'alliance entre la limpidité de l'écriture et l'enjeu soutenu de l'argument ; c'est aussi celle de l'originalité de l'approche dans l'attention irremplaçable qui est accordée aux textes freudiens moins pour en souligner les avancées et les remaniements, que les multiples marques de leur rapport avec un impossible qui ne cesse de mettre au travail l'écriture qui tente d'en rendre compte. Tout le livre fait entendre le tour éminemment singulier d'une nouvelle science qui ne méconnaît pas que son objet échappe au statut épistémologique de phénomène tout en ne cédant jamais sur la vigilante exigence de rationalité que l'élaboration des processus inconscients impose. Enfin, ce que l'on découvre au fur et à mesure des chapitres, c'est également la force de proposition de l'ouvrage, qui prend à revers la défiance de Freud à l'égard de la fiction, pour faire entendre la part que celle-ci prend dans l'élaboration de la science freudienne. Or cette part n'est pas sans elle-même redéfinir la notion même de fiction, puisqu'elle la déporte de ses

¹ I. Alfandary, *Science et fiction chez Freud. Quelle épistémologie pour la psychanalyse ?*, Paris, Ithaque, avril 2021.

valeurs esthétiques et littéraires, pour y apparaître dans une fonction de suppléance nécessaire qui, comme telle, et ce paradoxalement, participe à l'exigence de rationalité.

Car le livre engage une relecture du corpus freudien, c'est là son pari critique : reprendre, à la racine, si l'on peut dire, c'est-à-dire depuis la lettre des textes freudiens, la question du statut, ou plutôt du mode épistémologique de la psychanalyse parmi les sciences, en considérant que l'héritage freudien de cette question demeure ouvert, ou peut, *encore*, après d'autres parmi lesquels Joël Dor, Michel de Certeau, être réouvert. Si se saisir à nouveau de cette question est d'autant plus crucial aujourd'hui en raison des tentations hégémoniques très violentes qui se jouent dans le champ des sciences et de leurs répercussions dans le champ des pratiques, l'argument proposé pour autant n'y répond pas sur un mode défensif. Bien au contraire, il reprend, cerne, à nouveaux frais, les termes de la question. Réouvrir la question de cet héritage va donc consister à en faire apparaître certaines autres sédimentations, plutôt que de considérer qu'elle serait à situer sous le seul sceau d'une dette à l'égard des sciences de la nature. Ce n'est pas là la question poursuivie ; l'enjeu du livre est autre, puisqu'il cherche à identifier ce qui est à la racine des difficultés rencontrées par Freud dans la visée d'une scientificité. Il faut pour cela resserrer la focale, cerner l'achoppement majeur, déterminer à quoi tient l'exposition à l'impossible qui caractérise le geste épistémologique freudien. Que l'inconscient échappe au statut de phénomène observable, qu'il n'y ait pas de localisation organique des formations psychiques sont autant de coordonnées négatives paradoxalement principielles qui ne cesseront de démarquer l'entreprise de scientificité de la psychanalyse des autres sciences expérimentales. L'ensemble du volume et en particulier le dernier chapitre poursuit cette investigation, en montrant que l'élaboration de la scientificité déborde le champ des sciences de la nature, et s'étend aux sciences humaines par le biais des fictions anthropologiques : celles-ci permettent à Freud de traduire les processus psychiques dans le temps des générations.

Le texte de Freud qui joue particulièrement le rôle d'« ouvroir » de cette relecture, c'est celui de l'article de 1915 intitulé « L'inconscient ». Si le premier chapitre lui est entièrement consacré, c'est que l'ensemble de l'argument en déploiera les implications, les effets : la lecture proposée dans le premier chapitre est séminale. Ce n'est pas qu'il s'y formule ce qui ferait fonction de clé, ou d'assise épistémologique ; bien au contraire, le chapitre donne la mesure de l'ébranlement qu'il y a tenter de fonder une

science nouvelle sur ce qui ne peut se formuler autrement que comme « l'hypothèse de l'inconscient ». La nomination sous le sceau de « l'hypothèse » laisse la part à l'altérité radicale de l'inconscient, donne à entendre combien le sans-rapport dont elle procède est irréductible, sans que celui-ci soit pour autant assimilé à l'inconnaissable de la chose en soi telle que la définit Emmanuel Kant. Si l'inconscient ne peut qu'être inféré depuis ses manifestations indirectes, discontinues, obliques, défigurées, il ne saurait pas non plus être subsumable au titre des représentations refoulées. Examinée sous l'angle de son exigence paradoxale, enrichie par une expérience clinique qui pour autant ne saurait se prêter à la généralisation du « cas », l'hypothèse elle-même acquiert un statut épistémologique singulier que l'auteure qualifie de « théorico-clinique » ainsi qu'une fonction matricielle, génératrice d'autres hypothèses. L'inconscient ne pourra donc prétendre sous la plume de Freud à aucune autre matrice épistémologique que celle de l'hypothèse. L'enquête menée par l'auteure vise à interroger comment l'écriture freudienne répond de cet impossible, par quels modes – ou selon quels modèles – elle est amenée à construire les compromis épistémologiques qui tout autant en témoignent.

La démarche choisie, à la croisée de la philosophie, de la psychanalyse et de la critique littéraire, relève d'une lecture critique des discours : dans son tressage méthodologique, mobile, fluide, elle est particulièrement apte à rendre compte des manières dont l'hypothèse met en tension l'écriture théorique de Freud, mais aussi l'aiguise, la provoque, l'aiguillonne jusque dans une conscience réflexive des objections qui peuvent lui être adressées, des limites qui la bornent. Il y a tout un travail de la rhétorique, y compris lorsque Freud aborde les modalités de la réception de son œuvre, qui est à mettre au compte de l'exigence paradoxale de l'hypothèse, plutôt qu'à celui des tours discursifs et stratégiques de la persuasion. Les nombreuses tensions, contradictions travaillent l'écriture de Freud non comme un obstacle mais comme ce qui la conditionne ; elles démarquent la science freudienne du régime de discursivité propre aux sciences, non sans introduire dans celui-ci un véritable cheval de Troie. Du fait de l'hypothèse, la rhétorique de Freud obéit à un double mouvement, marqué d'une irréductible tension : d'une part ne pas transiger sur l'altérité intraitable de l'inconscient, écrivait Jean-François Lyotard, et d'autre part, répondre des défis d'une nouvelle science, élaborer les processus qui en constituent les clés de voute, le refoulement, le sexuel infantile. En cela, non seulement elle met en crise la tradition des Lumières, mais elle la bouleverse puisqu'elle promet comme

objets d'intelligibilité ce qui peut être tenu pour insignifiant – le détail, l'insistance d'une odeur, les pensées incidentes, les traces discontinues, l'archive manquante, un matériau hétérogène ; et pourtant, elle s'y inscrit puisqu'elle propose une extension du champ de la connaissance. Cette tension se reflète dans la double scène de l'adresse au lecteur, à dimension intrapsychique tout autant qu'interpsychique : l'une emprunte à une scénographie rhétorique de la persuasion et donne voix à l'autre en tant qu'adversaire ou détracteur, contemporain ou à venir ; l'autre relève plutôt d'une scénographie transférentielle de la transmission, où il s'agit de tenir compte de la division du lecteur, de le disposer à surmonter ses résistances, à suspendre son incrédulité, c'est-à-dire où il lui est demandé d'opérer certains déplacements. Car ce que l'écriture de Freud ainsi ne cesse d'ausculter et de déterminer, ce sont les modalités de connaissance singulières issues de la théorie et de la pratique psychanalytiques : une science qui ne s'étaye ni sur le démontrable, ni sur le vérifiable ; une adhésion, un crédit à accorder, qui ne relève pas d'une croyance en un dogme ; une transmissibilité, toujours déjà prise dans l'entrelacs du transfert.

Or à suivre ainsi les multiples facettes du drame qui se joue sur la scène de l'écriture, du conflit qui la travaille, I. Alfandary met à jour la continuité, ou peut-être plutôt l'insistance d'un mode de discours que convoque Freud, tantôt de façon implicite tantôt selon une nécessité délibérée, quoique par ailleurs il puisse également s'en défendre : c'est celui de la fiction. Là où le discontinu, l'hétérogène, ou l'élaboration de forces ou d'instances inconnues mettent au défi les modèles épistémologiques des sciences, la fiction prend la relève. Il ne s'agit donc pas de la fiction comme relevant du registre de l'imaginaire, ni des procédures de la feintise qui caractérisent l'écriture romanesque. Il s'agit de la fiction, comme recours à l'imagination certes, mais depuis une fonction nécessaire de suppléance, comme tiers terme qui permet de configurer la liaison entre conscient et inconscient. La fiction vient suppléer à un matériau, à un rapport non mémorable, non recouvrable, c'est ce que souligne Freud dans un texte aussi tardif que celui intitulé « Constructions dans l'analyse » (1937). Elle permet aussi, sous les traits de « fiction théorique », de rendre intelligible le matériau hétérogène des processus psychiques et c'est alors sa fonction de construction de relations à valeur explicative qui est soulignée. À travers la diversité de ses convocations, elle opère donc comme un schème qui donne forme à ce qui est disjoint, et s'accorde ainsi au compromis épistémologique de l'hypothèse.

Dans les « Études sur l'hystérie » (1895), sa médiation se reconnaît dans la double intrigue propre à la fiction détective puisqu'elle informe à la fois la structure causale de l'étiologie de la névrose qui accompagne « l'histoire » de la maladie, le récit manquant qu'il faut reconstituer, et la visée téléologique de la résolution de l'énigme du symptôme par la cure. Les textes de Freud sur l'hystérie développent ainsi les traits d'une sémiotique de la détection et d'une narratique par où se décèle une tentation de l'intrigue propre à la fiction. Les symptômes hystériques y sont des textes encryptés de saynètes refoulées, transcrites dans le dispositif de voix propre à l'écriture du cas, et on pense alors aussi à la typologie des intrigues que propose Freud dans *Le poète et l'activité de fantaisie* (1908). Mais ces études marquent également une évolution du modèle narratif, qui se complexifie quand ce qui demande à être décrypté, ce sont des points nodaux somatiques, des recouvrements de traces mnésiques ou bien encore des réseaux multi-factoriels, comme dans le dernier cas des « Études ». Au travers de ces différentes marques et modèles, dès les premiers textes, la fiction aura toutefois été mise au service d'une discoursivité scientifique.

Dans l'écriture de cas de « L'Homme aux loups » (1918), elle trouve sa place dans ce qui est désigné comme une rhétorique défensive qui rend la médiation de la fiction de la scène primitive nécessaire pour étayer le bien fondé du caractère réel de la scène traumatique. Mais cet enjeu est également traversé d'un autre qui à la fois rend compte du caractère traumatique du sexuel infantile et s'appuie sur sa reconstruction pour qu'il soit prêté crédit à sa démonstration rationnelle. C'est peut-être alors davantage sur la scène de la transmission que se joue ce qu'on pourrait appeler « le forçage didactique » de la fiction, alors même que l'enjeu est de solliciter une adhésion à des coordonnées nouvelles sans que celles-ci soient assimilées à la croyance en un dogme. L'enjeu épistémologique, ne pas céder sur la rationalité, est à la mesure du scandale introduit par les hypothèses et les avancées de la psychanalyse.

Puis, c'est encore sous un autre jour que la fiction apparaît dans le dernier chapitre, centré à rebours sur la question des origines : c'est sous celui du « mythe scientifique » tel qu'il apparaît dans *Totem et Tabou* (1913) et se trouve repris dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* (1939). Le débat est à la fois engagé avec les sciences de la nature et les sciences humaines et vise à rendre compte de la genèse de la séparation du conscient et de l'inconscient dans l'histoire de l'humanité. Il s'articule sur des analogies, ou des couplages entre culture et symptômes, qui permettent

à Freud de traduire les processus de la vie psychique en une généalogie des productions culturelles et sociales. L'analogie permet à Freud de nouer le collectif et le singulier, en donnant à entendre d'une part combien le refoulement est moteur de l'histoire et d'autre part comment l'exigence culturelle participe au symptôme. L'on pourrait alors se demander s'il n'y a pas deux « descendances » du « mythe scientifique » du père de la horde et de sa reprise dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*. L'une qui vient faire brèche dans la tradition judaïque, en mettant l'accent sur une vérité oubliée et déformée ; l'autre qui propose une généalogie de l'ancestralité, et qui fait apparaître chez l'ancêtre un pacte avec le père, qui limite la toute-puissance de l'ancêtre. Deux descendances qui d'une certaine façon viennent « interrompre » (j'emprunte ce terme à Jean-Luc Nancy) le mythe scientifique.

Au gré de ces différents modèles de la fiction, par le biais du réseau serré de leurs occurrences et de leurs tressages à travers le corpus freudien, l'auteure aura mené une véritable enquête sur la place que la fiction occupe dans l'élaboration et la validation de l'hypothèse de l'inconscient, soulignant ainsi sa fonction opératoire de lien entre les différents textes de Freud. Elle aura éclairé sous un nouveau jour l'exigence si vivante de sa pensée.